Un souvenir de la Pierre-aux-Fées : suite

Autor(en): **Mussard, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 30

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sédâ. Ti elliâ dé la mâison sont reveilli pé on pareil détertîn et crâiont que lo diabllio est dein la mâison et sé sauvont. Lo Alexi, qu'étâi venu à calzon, advré la porta d'eintrâie et sé sauvé dein la tserrâire po ne pâ être vu ; la Zabô que ne savâi pâ c'êin que le fasâi, co après Alexi ; lo premi sordat, co après la Zabô ; l'auto sordat co après lo premi, et ti elliâ dé la mâison décampont lé z'on après lé z'auto ein sédient l'auto sordat, lé z'on tot nus, lé z'auto à mâiti vetus. C'êin fasâi onna chetta d'ad diabllio, ca créiont ti avâi la morta obin lo diabllio après leu. Ti lé vesins s'é reveillont et s'épouâiront asse bin... C'étâi on rudo commerço.... A la fin s'arrétont portant, reindus, à mâiti moo..... sé vouâitont ti lé z'on lé z'auto.... min de morta.... min dé diabllio.... on sé remet on pou.... on va verré dein la tzambra dé la villie que n'avâi rein budzi... on découvre coureïn tot s'étâi passâ, et toté lé dzeïn daô veladzo risiront coumeïn daï bossus.... Quand la villie fut einterrâie, lo Alexi sé dépatsa dé se mariâ avoué la Zabô, po ne pâ être esosa on outro iadzo à onna farce pareille ; mâ ein atteindeint vo paôdé conta que l'ont z'u *onna ruda poâire*.

C. C. D.

Un souvenir de la Pierre-aux-Fées,

PAR JEANNE MUSSARD.

V.

— Regarde bien cette femme et souviens-toi.

Alors il se fit en mon cœur un nouveau prodige. Je m'identifiai avec madame de Krausnach, sans perdre toutefois mon individualité présente ; je vivais en elle, c'est-à-dire que je sentais à la fois toute chose comme elle devait le sentir et comme je la sentais moi-même, et cette double vie, tout à fait anormale, me faisait éprouver des tiraillements douloureux.

Quoique dans ma famille on me reproche des tendances aristocratiques qui devraient être étrangères à la fille d'un ouvrier, quoique l'éducation toute libérale que j'ai reçue et le milieu dans lequel j'ai vécu n'aient pas réussi à les faire complètement disparaître, il y avait cependant un abîme entre mes opinions et celles de la baronne, dont l'orgueil nobiliaire dominait toutes les passions.

Sa morgue hautaine me blessait plus profondément qu'un glaive acéré ; j'en souffrais comme d'un souvenir pénible, comme d'un remords.

— Écoutez bien, me dit la fée.

Et, par un nouveau miracle, la langue allemande, que je ne connais pas du tout, me devint aussi familière que si je n'avais parlé que celle-là toute ma vie.

— Wilhelmine ! Wilhelmine ! répétait le colonel de hulans avec un accent de tristesse qui déchirait l'âme, avez-vous donc un cœur d'airain ? N'est-il aucun mot qui puisse vous fléchir ?

— Non, mon frère, non ! répondit la châtelaine en jetant sur le comte un regard froid où se peignait son inébranlable volonté, non ! je ne permettrai jamais que mon fils, l'héritier des nobles barons de Krausnach, épouse une fille sans nom, une enfant trouvée.

— Vous oubliez, ma sœur, que vous l'avez fait élever au château, qu'elle a partagé les leçons de mon neveu, et que maintenant Christine est une jeune fille aussi accomplie sous le rapport de l'éducation et de l'élégance des manières que sous celui de la beauté.

— Je voulais en faire une demoiselle de compagnie présentable, interrompit la baronne ; j'eusse mieux fait de la laisser mourir de froid et de faim, je n'aurais pas eu le chagrin de voir mon fils, un de Krausnach, s'engager d'une fille abandonnée....

— Un ange ! ma sœur. Rappelez-vous les soins que Christine

vous a prodigués pendant votre dernière maladie, une fille tendre et dévouée n'aurait pu faire mieux.

— N'était-ce pas son devoir ? D'ailleurs, je vous le dis une fois pour toutes, Frédéric, je refuserais mon fils à une créature céleste descendue pour lui sur la terre, si son arbre généalogique ne me prouvait clair comme le jour qu'il coule un peu de sang royal dans ses veines.

— Toujours la même ! murmura le comte en faisant un geste de désespoir ; ce n'est pas un cœur que Dieu a mis dans cette poitrine de femme, c'est un blason.

Si bas qu'eussent été dits ces mots, la baronne les entendit, et répliqua d'une voix sèche :

— Mon frère, le cœur est un mauvais conseiller, qui ne fait commettre que des sottises. Sans moi, vous vous seriez déshonoré par une mésalliance.

— Assez ! assez ! Wilhelmine, ne me rappelez pas le mal que votre impitoyable orgueil m'a fait ; ne rouvrez pas cette plaie qui saigne depuis vingt ans.... Je ne me souviens que trop du jour fatal où j'ai sacrifié mon bonheur à vos soins préjugés.

— Noblesse oblige !

— A ne se rendre coupable d'aucune lâcheté, et j'en ai commis une monstrueuse en vous écoutant. Mais si j'ai été assez faible pour céder à vos exigences, si, pour vous plaire, j'ai brisé l'avenir d'une pauvre enfant qui m'aimait, Dieu est juste, et je vous jure qu'il m'en a sévèrement puni. Il n'est pas une nuit où je ne la voie en songe derrière les murs du couvent où elle a caché sa douleur, pas une heure où je ne regrette les pures joies qu'elle m'aurait données.

— Je vois que vous êtes aussi fou que votre neveu, mon pauvre Frédéric ; l'âge aurait dû vous corriger cependant. N'avez-vous pas quarante-cinq ans ?

— A peu près.

— Eh bien, à cette époque de la vie, mon frère, il est ridicule de se souvenir qu'on a aimé. On se marie pour transmettre son nom à des héritiers directs ; on continue à fréquenter la cour, afin de leur frayer le chemin des honneurs ; puis, quand la mort approche, on se tourne vers la religion et l'on se prépare à descendre avec pompe dans ces caveaux funéraires où dorment déjà de nobles aïeux.

— Et vous appelez cela ?

— Faire son devoir.

— Dans ce cas, vous pouvez compter que je sabrerai quelque peu le mien.

— Vous ne voulez pas vous marier ?

— Non, certes. Gretchen est mort au monde pour l'amour de moi ; nulle autre femme ne la remplacera dans mon cœur.

— Je vous ai déjà fait observer que le cœur n'entraîne pour rien dans la nécessité du mariage.

— Ce n'est pas mon avis. Mais puisqu'il vous faut une réponse positive, je vous dirai, ma sœur, que je suis formellement décidé à rester garçon.

Un éclair de joie glissa sur le visage altier de la fière baronne.

— Alors, mon frère, comme Gustave héritera de vous, il peut prétendre à une princesse.

— Royale.

— Pourquoi pas ? Notre famille est alliée aux noms les plus illustres.

Quelque habitué que fût le colonel à l'insatiable ambition et à la sécheresse d'âme de sa sœur, il ne put la voir spéculer froidement sur son héritage sans laisser échapper un geste d'amer découragement.

Son cœur se serra et quelques larmes vinrent mouiller ses paupières.

— Je vous conseille, Wilhelmine de ne compter ni sur mes biens, ni sur mes titres pour établir votre fils, dit le comte après quelques minutes de silence. Si j'avais éprouvé qu'une brillante position fit le bonheur, j'aurais certainement légué toute ma fortune à mon neveu, mais sachant le contraire, j'ai disposé par testament de tout ce qui m'appartient.

(La suite prochainement).

L. MONNET ; — S. CUÉNOUD.